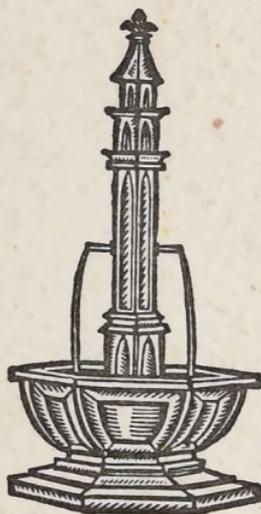


280563B

Léon-E. HALKIN, L'histoire et la liberté.

STIFTUNG F.V.S. ZU HAMBURG



MONTAIGNE-PREIS

1977

280563 B

STIFTUNG F.V.S. ZU HAMBURG

Verleihung des

MONTAIGNE-PREISES 1977

an

Professor

Dr. Léon-Ernest Halkin

Lüttich/Liège

am 26. März 1977



Ansprache des Preisträgers Professor Dr. Léon-E. Halkin

Sehr verehrter Herr Präsident,
Meine Herren Botschafter,
Sehr geehrter Herr Oberbürgermeister,
Liebe Kollegen,
Meine Damen und Herren,

Meine ersten Worte gelten der Stiftung F.V.S. und ihrem freigebigen Gründer, Herrn Dr. Alfred Toepfer, denen ich meine tiefe Dankbarkeit bezeigen möchte. Ich will Ihnen sagen, wie hoch ich die Ehre schätze, die mir heute mit der Verleihung des Montaigne-Preises erwiesen wird, und dies um so mehr als es sich um einen europäischen Preis handelt, nach dessen Überreichung ich glücklich und stolz, aber auch zugleich gerührt und verlegen vor Ihnen stehe.

Dem Vorsitzenden der Jury, Herrn Prof. Tovar, und den Mitgliedern bin ich besonders zu Dank verpflichtet und in erster Linie möchte ich den lieben Kollegen Marcel Bataillon vom Institut de France erwähnen, auf dessen Zutun hin mein Name genannt und zur Wahl vorgeschlagen wurde.

Auch rechne ich es mir zur Ehre, daß die heutige Veranstaltung in der hochberühmten Universität Tübingen stattfindet, die Universität von Reuchlin und Melanchthon, zwei Freunde von Erasmus, diese Universität die einer baldigen ruhmreichen Gedächtnisfeier entgegenseht; ihrem Präsidenten möchte ich für seine freundlichen Worte bei der Eröffnung dieser Sitzung danken.

Die Universität Tübingen hat soeben, unter der Führung von Professor Dr. Hempel, der Erörterung des Themas „Freiheit in der Literatur“ ein ganzes Kolloquium gewidmet. Abschließend konnten wir heute morgen dem bemerkenswerten Vortrag unseres Kollegen Fritz Schalk beiwohnen, in dem die Besprechung dieses hochinteressanten Themas gipfelte.

Dürfte ich als Historiker seinen Worten ein paar erweiternde Betrachtungen zum Verhältnis der historischen Kritik zur Geistesfreiheit hinzufügen? Meine unzureichenden Kenntnisse des Deutschen erlauben es mir leider nicht, daß ich dazu die Sprache Goethes anwende. Darf ich auf Ihr freundliches Einverständnis rechnen, wenn jetzt die Sprache von Montaigne gewählt wird?

L'histoire et la liberté... On pourrait croire qu'il existe entre l'une et l'autre un lien privilégié, une association naturelle, une connexion nécessaire. Hélas, non, car l'histoire garde le souvenir de la servitude tout

autant que de la liberté. L'histoire est comme un grand livre dans lequel se croisent et s'entremêlent les traces des vertus et des vices, les œuvres du bien et du mal. On doit donc reconnaître que l'histoire est amoral et que celui qui veut l'embellir, la fausse ou la recrée telle qu'elle aurait dû être, au lieu de la décrire telle qu'elle a été.

L'étude de l'histoire et la lecture des historiens gardent-elles cependant une valeur éducative? Bien sûr! L'histoire, épaulée par la psychologie et par la sociologie, offre à qui veut l'entendre des exemples suggestifs, des comparaisons éclairantes, des sujets d'utile réflexion. Il est vrai. Mais, aux foules et aux aventuriers, l'histoire apprend aussi le succès du crime et la force du mensonge. Rien ne peut prévaloir contre cette situation complexe et même contradictoire.

La vulgarisation journalistique ou commerciale de l'histoire, et surtout de l'histoire du présent le plus proche, nous rend chaque jour plus sensibles à ce qui est une déviation de la connaissance et un danger pour l'esprit. L'histoire à la mode, celle des magazines illustrés et des livres aux titres tapageurs, est rarement digne de notre adhésion: elle nous amuse ou nous agace, elle nous intéresse ou nous stimule, elle ne nous apporte pas souvent une vue critique de l'évolution humaine. C'est une histoire engagée, écrite par des hommes pressés, selon les canons de la littérature ou du cinéma. L'imagination y prend plus de place que l'observation. Le contrôle de cette présentation de l'histoire est pratiquement inexistant, puisqu'elle s'appuie sur des documents de valeur très inégale et, au surplus, inaccessibles aux lecteurs moyens que nous sommes. Il arrive parfois que le sensationnel et le véridique coïncident: ils n'en révèlent pas moins deux tendances antagonistes de l'esprit humain. Quel que soit le mérite des reporters qui bravent les pires dangers, leurs comptes rendus ne peuvent être que des documents bruts, qui pâtissent trop souvent des difficultés de la distance, de la traduction et parfois même de la surveillance politique.

On comprend dès lors le scepticisme de ceux qui réfléchissent à ce qu'ils lisent et qui, à la manière de Wilhelm Dilthey, souffrent du relativisme de toute connaissance historique. Si chaque historien reste vulnérable, même le meilleur, comment ferions-nous confiance à des auteurs impatients, qui veulent plaire à leurs éditeurs et à leurs lecteurs et ne s'embarrassent pas de scrupules érudits?

En 1931, déjà, Paul Valéry critiquait vigoureusement cette sorte d'histoire. L'histoire, disait-il, «fait rêver, enivre les peuples, leur engendre de faux souvenirs, exagère leurs réflexes, entretient leurs vieilles plaies, les tourmente dans leur repos, les conduit au délire des grandeurs ou à celui

de la persécution, et rend les nations amères, superbes, insupportables et vaines».

Comprenons bien la leçon de Valéry. L'histoire nourrit le patriotisme, mais elle alimente aussi — et aussi facilement sinon davantage — le chauvinisme et le nationalisme.

En fait, et notre temps nous permet de le savoir mieux encore que Valéry, l'histoire est utilisée à toutes fins: elle sera ainsi édifiante ou scandaleuse, cocardière ou subversive, selon les orientations, conscientes ou non, de ses auteurs.

Cette histoire-là n'est aucunement la nôtre. Elle est bien trop sûre d'elle-même pour satisfaire notre inquiétude et combler notre désir de connaître. Elle est polluante par sa méthode et simpliste dans ses conclusions. Elle ne fait pas appel au sens critique et aux expériences d'une méthode cependant très ancienne et raisonnablement éprouvée. Au fond, cette prétendue histoire n'est pas de l'histoire, et c'est elle cependant que des millions d'hommes absorbent chaque jour.

Devant ce désastre intellectuel, on s'interroge sur la responsabilité des historiens de métier. Cette responsabilité est incontestable. L'érudition est trop fréquemment desservie par un style rebutant qui la rend illisible.

Aux historiens sérieux de reconquérir leur public grâce à une présentation plus soignée et plus attrayante. Ils ne peuvent pas se laisser distancer par des publicistes trop habiles et trop désinvoltes pour être convaincants.

Il ne s'agit pas seulement de stigmatiser l'exploitation, volontaire ou involontaire, de la crédulité; il faut reprendre à l'erreur la part de vérité qui la rend séduisante et faire admettre par les écrivains d'histoire que la critique historique n'affadira pas leur récit mais le rendra plus crédible.

Par ailleurs, l'appétit du public pour le genre littéraire que nous discutons est naturel et légitime: qui ne désire savoir ce qui s'est passé hier et ce qu'il faut en penser aujourd'hui? C'est aux historiens sérieux que revient la mission de rappeler sans cesse à ce public que l'histoire est difficile et limitée. L'histoire la moins imparfaite n'est que l'interprétation provisoire d'une évolution inachevée. Le rythme de l'évolution totale échappe à nos prises, tant il est soumis au hasard des faits, à la liberté des hommes et à l'insuffisance des sources.

Montaigne déjà demandait à l'historien de prendre son métier au sérieux, de confronter ses témoins et d'exiger «la preuve des pointilles de chaque accident». Cette histoire-là, nous la reconnaissons comme celle que nous voulons écrire, mais on ne peut l'écrire en un jour, et il n'y a pas de place ici pour ce que certains baptisent du nom d'«histoire immédiate». La pho-

tographie de l'événement enrichit notre information. Toutefois, elle n'est qu'un document parmi beaucoup d'autres; elle n'est pas de l'histoire, à moins qu'elle ne s'accompagne d'une explication, et cette explication exige le temps de la réflexion et de la vérification.

Oui, la technique de l'historien est lente et délicate, précisément parce qu'elle prétend empêcher la présentation historique de devenir partisane et aliénante. Personne aujourd'hui ne fait l'apologie de l'histoire partisane, mais combien y a-t-il d'écrivains d'histoire (je n'ose pas dire d'historiens) qui n'hésitent pas à suggérer, au nom de l'histoire, des solutions dépassées, absurdes ou inhumaines? Voilà bien une aliénation que l'on ne dénoncera jamais assez, parce qu'elle empoisonne de larges secteurs de l'opinion.

Au contraire, la mission de l'histoire authentique est de nous informer sans nous conditionner, de nous fournir des éléments pour nous permettre de juger ensuite et par nous-mêmes. Karl Jaspers a dit avec exactitude que l'histoire doit «nous affranchir de l'état de dépendance où nous sommes, sans en avoir conscience, à l'égard de notre époque».

La dépendance à l'égard du présent est inséparable de la dépendance à l'égard du passé. Or, mieux l'homme connaît son passé, moins il en est le prisonnier ou la victime. La confrontation du passé et du présent aide à former l'esprit critique, tempère les emballements irréfléchis, écarte les solutions faciles.

L'histoire valable est celle qui sait attendre et qui ne prend pas des impressions pour des documents. Elle est aussi celle qui indique ses sources, donne les moyens de contrôle et précise enfin le degré de probabilité de ses affirmations.

La liberté des lecteurs d'histoire dépend aussi de leur esprit critique. Cet esprit critique s'exercera plus aisément et à moindre frais si les écrivains d'histoire se soumettent aux règles de la critique historique. En un mot, l'histoire vraie, l'histoire critique, ne nous apprend pas à prévoir, mais à mieux voir; elle nous libère des slogans qui souvent ne sont que des bobards. On peut dire alors de l'historien comme de son lecteur: un esprit critique est un esprit libre.

